

que ces livres sont écrits, il n'a été révélé, ni à eux ni à personne, qu'ils sont vrais et divins. C'est la tradition de l'Eglise qui montre ces deux points, et sans elle cette vérité et cette divinité seraient des articles sur lesquels on ne pourrait compter.

VERSETS 9, 10, 11.

Le psalmiste explique ici les effets de la tradition du vrai culte; c'est d'avoir en Dieu toute confiance, de ne point oublier les merveilles de sa puissance et de sa bonté; de garder avec soin ses commandements; de ne point être rebelle et opiniâtre; d'avoir le cœur droit et l'esprit plein de foi.

Ces choses sont présentées en forme d'avis, sur ce que les descendants des chefs de la nation sainte doivent faire, et en forme de reproches sur ce que plusieurs de leurs pères n'ont pas fait. Le psalmiste est censé parler de trois sortes de pères; 1<sup>o</sup> de ceux qui l'avaient instruit, et de la bouche de qui il avait entendu les merveilles de Dieu: *Quanta audivimus... et patres nostri narraverunt nobis*. Ces pères étaient des hommes fidèles et craignant Dieu. 2<sup>o</sup> De ceux qui furent les chefs de la nation sainte, de Moïse surtout, d'Aaron, de Jésus, de plusieurs d'entre les juges, de Samuel, etc. *Legum posuit in Israel, quanta mandavit patribus nostris nota fecerat en filiis suis*, etc. Ces pères furent aussi des amis de Dieu, des cœurs droits, et des hommes zélés pour la loi du Seigneur. 3<sup>o</sup> De ceux qui furent rebelles, indociles, murmureurs dans le désert, et c'est de ces derniers qu'il est dit ici: *Ne fuit sicut patres eorum*, etc. Si l'on ne distingue pas ces trois sortes de pères, on ne se fera aucune idée juste des premiers versets de ce psaume. On y voit des pères qui racontent au psalmiste, des pères qui ont reçu de Dieu l'ordre d'instruire leurs descendants; des pères méchants et infidèles, auxquels il ne faut point ressembler.

Pour en venir présentement à l'analyse de ces trois versets, je trouve qu'il n'y a point de différence pour le sens entre le texte et les versions. Il y a dans le texte, au verset 9: *Afin qu'ils observent ses commandements*; et dans notre version: *Afin qu'ils recherchent ses commandements*. C'est bien la même chose, car rechercher les commandements de Dieu, c'est étudier ces commandements pour les observer. Il y a dans le texte, au verset 10, *une race opiniâtre et rebelle*; et dans notre version, *une race mauvaise et dépravée*; mille différences pour le fond des idées. Il y a dans le texte au 11<sup>o</sup> verset: *Son esprit n'a pas été fidèle avec Dieu*; et dans notre version: *Son esprit ne s'est pas confié en Dieu*, ou, *n'a pas été ferme dans sa croyance envers Dieu*. Cela retombe encore dans le sens de l'hébreu. Les interprètes croient qu'en cet endroit notre version est moins claire que le texte; cela pourrait être, car on ne saisis pas d'abord le sens de ces mots: *Non est creditus cum Deo spiritus eius*. Cependant saint Augustin y trouve un grand fond de doctrine; cela signifie, selon lui, que ces murmureurs n'ont point eu de foi en Dieu, qu'ils n'ont pas su qu'on ne peut rien sans le secours de Dieu, non-seulement présentement, mais aussi coopérant avec nous; ainsi leur esprit ne s'est pas confié en Dieu, qu'il ne s'en est pas rapporté pour tout à Dieu. Cela explique vraisemblablement bien l'expression *non est creditus cum Deo spiritus eius*; et tout cela se trouverait aussi dans l'énoncé de l'hébreu, si on le développait avec le même soin.

RÉFLEXIONS.

La tradition de la vraie doctrine, tant en matière de foi qu'en matière de morale, est très-capable d'opérer les fruits qu'expose ici le psalmiste.

Cette tradition m'apprend d'abord que Dieu seul est mon soutien, mon asile, mon protecteur durant cette vie et ma récompense après la mort. Je suis que les saints livres répètent cette vérité à toutes les pages; mais outre que je n'ai ces saints livres que par tradition, les saints de chaque siècle m'ont donné l'exem-

ple et la leçon d'une ferme confiance en Dieu seul. Ils m'ont dit que je ne devais jamais laisser entrer le trouble dans mon âme, parce que l'Être suprême veille toujours sur moi, me protège toujours, et que tous les événements qui m'arrivent sont toujours dirigés par sa providence à mon véritable bien, qui est ma sanctification en ce monde et mon bonheur éternel dans l'autre vie.

Cette tradition me rappelle sans cesse les merveilles du Seigneur; y a-t-il rien dans l'enseignement de mes pères et de mes maîtres qui ne me fasse ressouvenir de grandes choses que Jésus-Christ a faites pour moi? Tout me parle de sa vie, de ses miracles, de sa passion, de sa résurrection, de son retour dans le ciel, de sa demeure avec moi dans l'eucharistie; et l'existence actuelle des Juifs qui furent autrefois son peuple, et qui conservent encore, malgré leur réprobation, les caractères de ses anciennes promesses; avec la tradition des prodiges opérés en leur faveur; cette existence, dis-je, comparée avec le christianisme répanda par tout le monde, me présente sans cesse le tableau de la puissance, de la bonté, de la justice, de la sagesse du maître des Hébreux et des Chrétiens.

Cette tradition me recommande sans cesse l'observation des commandements de Dieu. Elle appuie invariablement et puissamment ma conscience, qui réclame en faveur de ces saintes lois. Tous les sages que la religion a portés dans son sein ont été fidèles à cette législation divine; ils y ont trouvé leur repos, leur bonheur; si je veux me procurer les mêmes avantages, je dois donc me prescrire la même fidélité.

Cette tradition me montre, soit parmi les Hébreux, soit parmi les Chrétiens, des rebelles, des opiniâtres, des indociles. Il y a eu, sous la synagogue, des idolâtres; et dans l'Eglise de Jésus-Christ il s'est élevé des impies, des hérétiques, des hommes scandaleux. La vraie doctrine a subsisté malgré ces orages, et l'enseignement public a toujours condamné les erreurs et les crimes. Il m'a appris que Dieu vengera un jour sa loi outragée, et que je dois attendre un avenir où l'ordre sera rétabli pour jamais.

Cette tradition me développe les causes des désordres qui régissent sur la terre: c'est que la plupart des hommes n'ont point le cœur droit, et qu'ils ne sont pas animés d'une foi sincère. La droiture du cœur est la bonne volonté, et l'esprit de la foi est la conviction vive, efficace, agissante des vérités révélées. Tous ceux qui m'ont précédé dans la carrière de la sainteté ont eu ces deux qualités éminentes. Elles étaient des dons de Dieu; mais ils furent si fidèles à les recevoir et à en user, que Dieu se plut à les augmenter, à les faire fructifier non-seulement dans eux, mais dans tous ceux qui conversèrent avec eux. Voilà ce que Jésus-Christ me fait connaître sur les traditions. Je suis inexorable, si je me refuse à cette instruction toute divine; elle me montre la route de la paix et de la vie, en qui consiste la sagesse de l'esprit, si recommandée par l'Apôtre.

VERSET 12.

Saint Jérôme traduit comme les LXX et la Vulgate. L'hébreu dit mot à mot: *Fili Ephraim armati, militantes armum*. Le P. Houbigant traduit, *projecerunt armum*, ce qui signifie que ces enfants d'Ephraïm ayant abandonné leur arc au fort du combat. Saint Augustin observe que dans ce verset on sous-entend et *militantes (sagittas)* parce qu'on ne lance pas l'arc, mais les flèches, et il ajoute, ce qui est vrai, que dans quel que exemplaires grecs il y a *militantes arcibus*. Au fond le sens est toujours le même et s'entend.

Le même saint docteur croit que les enfants d'Ephraïm sont ici placés comme un exemple de toute cette race rebelle et opiniâtre. Ces descendants d'Ephraïm, dit-il, devaient être plus fidèles que les autres, parce que dans les bénédictions données par Jacob, Ephraïm avait été préféré à Manassé, son aîné; et tout le contraire arriva; ils furent plus indociles que

tous les autres. Cette explication est bonne, mais incomplète; elle n'explique pas quelle fut l'indocilité particulière des Ephraïmites, ni comment, tout habiles qu'ils étaient à lancer le trait, ils tournèrent le dos dans le combat.

Quelques-uns ont recourus à l'histoire des Paralitoniens, où il est dit que du temps d'Ephraïm, c'est-à-dire lorsqu'il était en Egypte, les enfants de ce patriarche ayant voulu s'emparer des possessions de ceux du pays de Geth, furent tués dans le combat. Mais on ne voit pas que ces enfants d'Ephraïm fussent alors rebelles au Seigneur, sans droiture de cœur ni confiance en Dieu; on ne voit pas qu'ils aient tourné le dos dans le combat. Ce fait d'ailleurs paraît trop peu éclatant pour servir d'exemple au psalmiste.

D'autres pensent que les enfants d'Ephraïm signifient en cet endroit tous les Hébreux en général, parce que tous méritaient le reproche d'avoir oublié les bienfaits du Seigneur et les prodiges opérés en leur faveur dans le désert. Ces interprètes prennent dans un sens figuré ce qui est dit ici de l'habileté à tirer de l'arc, et de la fuite dans le combat. Les Hébreux, disent-ils, conduits par Moïse, avaient fait d'abord comme des soldats qui promettent de tenir ferme contre les ennemis, et qui ensuite lâchent pied dans la mêlée. Ce peuple avait déclaré qu'il serait toujours fidèle au Seigneur, qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné de sa part; et bientôt il oublia sa promesse, il se livra aux murmures contre Moïse et contre Dieu. Cette explication est plus subtile que solide, et de plus elle ne dit pas pourquoi le psalmiste aurait plutôt choisi la tribu d'Ephraïm pour servir d'exemple de l'indocilité du peuple entier, puisque cette tribu n'était pas plus coupable que les autres.

D. Calmet paraît approuver l'explication de ceux qui ne croient pas que le psalmiste a en vue la défection des Israélites par l'armée d'Abia, roi de Juda. Jéroboam, roi d'Israël, recut un très-grand échec. Voyez le second livre des Paralip., chapitre, 15. Mais cette opinion n'explique point pourquoi les Ephraïmites sont plutôt nommés que les Israélites, ni pourquoi ils sont caractérisés par leur habileté à lancer le trait. Je crois pourtant que cette explication est plus admissible que les précédentes; mais j'estime en même temps qu'on doit prendre plus en général le verset du Prophète.

Il me semble que, dans ce verset, les enfants d'Ephraïm sont eût, à la vérité, pour servir d'exemple des préparations de tous les Israélites rebelles au Seigneur, mais qu'en même temps le psalmiste a en vue les égarements qui leur furent propres, depuis qu'ils se séparèrent des tribus de Juda et de Benjamin, sous Jéroboam. Cette tribu d'Ephraïm fut la plus considérable des dix tribus; la ville de Samarie, capitale du royaume d'Israël, était dans son district. Elle fut beaucoup d'exploits militaires, soit sous Josaphat et les Juges, soit sous Jéroboam et ses successeurs; elle était fière, inquiète, et plus portée que les autres à l'idolâtrie, comme on le voit dans toute la prophétie d'Osée. Aussi la main de Dieu s'appesantit-elle sur ce peuple; et quand Salomannar vint attaquer le royaume d'Israël, les Ephraïmites subirent le joug comme les autres; Samarie fut prise, et tous les habitants furent menés captifs en Assyrie. C'est, je crois, à ces événements que le psalmiste fait allusion. Ils n'étaient pas arrivés, mais il les annonce en termes énigmatiques; et ce peut être une des paraboles ou des énigmes dont il devait se servir, comme il le dit au second verset. En suivant cette explication, on voit comment les enfants d'Ephraïm sont un exemple de la race rebelle et opiniâtre qui s'était rendue coupable des préparations de ses pères. Après ce verset 12 le psalmiste reprend la narration des révoltes de peuple d'Israël dans le désert. Ce verset 12 n'est qu'un exemple qu'il cite, et les versets suivants n'ont aucun rapport particulier aux enfants d'Ephraïm.

RÉFLEXIONS.

On a ici une image des âmes inconstantes dans le service de Dieu. Comme elles n'ont au fond ni droiture de cœur ni confiance en celui qui leur peut les prévenir et les soutenir de sa grâce, elles font de résolutions qu'elles ne gardent pas. Elles commencent quelquefois, et dès la première tempête elles cèdent à l'orage, elles fuient devant l'ennemi du salut. Il y a dans le christianisme peut-être plus d'inconstants que de pécheurs scandaleux. Cette inconstance attaque ceux mêmes qui ont quelques vertus; elle se glisse dans les professions les plus saintes. On pourrait dire que la vie de l'homme, si courte en elle-même, est encore trop longue pour la plupart des chrétiens. Plusieurs d'entre eux soutiendraient mieux les épreuves du martyre, que celle d'une manière de vivre uniforme et bornée aux exercices d'une piété régulière. Cependant la couronne n'est accordée qu'à ceux qui combattent jusqu'à la fin. Paul commença très-mal, et Judas très-bien. Quelle différence entre le sort de ces deux apôtres!

VERSETS 13, 14.

Ces deux versets se lient avec le 11<sup>o</sup>, où il est parlé de la race mauvaise et rebelle, que les pères du psalmiste lui avaient enjoint de ne pas imiter. Ces indociles, durant leur séjour dans le désert, s'étaient écartés de l'alliance du Seigneur; ils avaient oublié ses bienfaits et les œuvres de sa puissance.

Pour les bienfaits dont parlent nos versions, l'hébreu met simplement les opérations du Seigneur; mais comme ces opérations étaient des actions de bienfaisance, nos interprètes ont pu employer le terme de *bienfaits*.

RÉFLEXIONS.

Rien n'est plus surprenant dans l'histoire du peuple de Dieu que la promptitude avec laquelle les Hébreux, dans le désert, oublièrent les bienfaits du Seigneur et les prodiges de sa puissance. A peine avaient-ils reçu une faveur de sa main, à peine avaient-ils vu un miracle éclatant, qu'ils murmuraient. On leur expliquait, on leur répétait la loi, et ils la transgressaient aussitôt. Cependant tant d'ingratitude et de traits indignes furent consignés alors dans un livre que ce même peuple a toujours conservé avec soin. Si ce livre avait été des faussetés, ce peuple aurait dû le détruire; si ce livre n'avait pas été écrit dans le temps même des événements, ce peuple ne l'aurait jamais reçu dans un temps postérieur. C'est un monument de la bonte de la nation, et cette nation l'a toujours révéré et le révère encore. Preuve manifeste qu'elle l'a toujours reconnu comme vrai et divin. Elle a mieux aimé voir l'histoire de ses infidélités et de ses crimes se perpétuer et se répandre partout, que d'abolir cet ouvrage, ou de s'inscrire en faux contre ce qu'il raconte. Encore une fois, c'est une démonstration de l'existence primitive et de l'authenticité de ce livre; c'est un argument invincible en faveur de sa vérité et de son authenticité.

VERSET 15.

C'est ici que commence la narration des merveilles opérées par le Seigneur en Egypte et dans le désert. Le psalmiste parle des pères de ceux qui murmurent si souvent durant le voyage depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la terre promise. C'est que cet intervalle étant de quarante années, plusieurs des murmureurs dans le désert n'avaient pas vu les plaies dont Dieu frappa l'Egypte avant le passage de la mer Rouge, et les premiers miracles opérés après ce passage; c'étaient leurs pères qui les avaient vus. Il semble que voilà encore une quatrième sorte de pères, dont il faut tenir compte en lisant ce psaume. La Paraphrase chaldaïque nomme parmi ces pères, Abraham, Isaac et Jacob; mais c'est évidemment une faute, car ces patriarches ne virent point les prodiges qui précéderent, qui accompagnèrent, et qui suivirent la délivrance des Hébreux.



L'adverbe  $\text{וַיִּבְרַח}$ , qui on traduit par *voilà*, signifie aussi *et*, et c'est en ce sens que le prend notre Vulgate: *34. a frappé le rocher, pourra-t-il aussi donner du pain etc.* Le mot  $\text{וַיִּבְרַח}$ , *caro*, est traduit par les LXX *ἐσθίου*, *mensa*, parce que ce terme se prend pour toutes sortes d'aliments. On voit donc qu'il n'y a point de différence ici entre le texte et les versions.

## RÉFLEXIONS.

Il y a toute sorte d'égaréments dans ce discours et dans cette conduite des Israélites. Ils se laissent dominer par la gourmandise, par l'impatience, par l'ingratitude, et ils tombent dans l'impitoyable oubli de la puissance de Dieu. Ils croient qu'elle est bornée dans ses vues et dans ses ressources. Etrange aveuglement des hommes! Ce peuple, délivré de l'esclavage le plus dur, regrette ses chaînes, parce qu'il ne se nourrit plus de viandes de l'Égypte. Témoin d'un nombre presque infini de miracles, il croit Dieu incapable d'en opérer de nouveaux, parce que les poissons, les oignons, les poireaux des Égyptiens lui manquent. Cette conduite du peuple de Dieu, qui paraît si incroyable, se retrouve dans presque tous les hommes que la passion domine. Dans un revers de fortune on s'abandonne d'abord à la tristesse, puis on perd la confiance en Dieu, on passe de là aux plaintes, et en perdant toujours de vue les décrets de la Providence, on se précipite dans le désespoir. Un moineau passionné oublie son salut, son âme, son Dieu. Il est l'esclave de ses sens, et les miracles les plus évidents ne le convertiraient pas. Remarquons que quand Israël murmura d'une manière si impie, il avait reçu la loi, il s'était engagé à servir fidèlement le Seigneur; il avait vu tout l'appareil de la majesté divine; il avait entendu le détail des promesses qu'on lui faisait de plusieurs jugements de rigueur exercés contre des rebelles et des blasphemateurs; toutes ces choses ne l'avaient point changé. C'était un peuple dur, indocile, inébranlable, porté à l'idolâtrie, mais peut-être encore le meilleur d'entre les nations qui couvraient la face de la terre. Le péché avait fait des ravages étranges dans le genre humain; et quels désordres n'y cause-t-il pas encore après la venue du Messie, après la promulgation de l'Évangile!

## VERSETS 25, 26, 27, 28, 29.

Les murmures des Israélites provoquent la colère du Seigneur; mais, selon les LXX et notre Vulgate, il en diffère les effets. Ce mot *distulit*, qui est dans le 25<sup>e</sup> verset, répond au verbe hébreu  $\text{וַיִּבְרַח}$ , que la plupart traduisent par *indignatus est*; ce mot a ces deux significations. Je préfère la première parce qu'on voit, par le livre des Nombres, que Dieu ne punit les murmureurs qu'après qu'ils eurent mangé les cailloux qui leur envoyés. On pourrait néanmoins conserver le sens d'*indignatus est*, en supposant que cette indignation n'éclata qu'après l'envoi des cailloux.

Il n'y a point de différence dans les autres versets; seulement au verset 29, au lieu du pain des anges, la plupart traduisent, le pain des forts. Cependant la Paraphrase chaldaique et la traduction anglaise mettent, comme les LXX, le pain des anges; c'est que le mot hébreu peut avoir cette signification.

Ce qui est dit ici de la manne donnée aux Hébreux est un événement que le psalmiste rappelle. Il avait précédé les murmures dont il est ici question. C'est pour cela que nous avons mis dans le 27<sup>e</sup> verset, *quoiqu'il eût ordonné*, etc. C'est ce qu'on a aussi fait dans la traduction anglaise, et Menochius a entrevu ce sens dans son commentaire; d'autres interprètes, n'ayant pas eu cette attention, ont laissé beaucoup d'obscurité dans cet endroit du psaume.

Cette manne, dont le psalmiste fait un si beau portrait, est appelée simplement dans l'hébreu  $\text{מַן}$ , *Man*, soit du mot  $\text{מָן}$ , *pars, portio, donum*, soit des deux

mot  $\text{מָן}$ , qui disent les Israélites en la voyant tomber du ciel; et qu'on traduit *quid hoc* (qu'est-ce?) quoique le mot  $\text{מָן}$ , pour *quid*, soit plutôt chaldéen qu'hébreu. Ainsi plusieurs savants croient-ils qu'il faudrait les traduire *ange des anges*, et non *quid hoc*? Quoi qu'il en soit, le psalmiste l'appelle simplement  $\text{מַן}$ , *Man*, le grec *μάννα*, et nous *manne*; c'était un petit grain à peu près comme le riz. On peut voir dans l'Exode l'usage que les Hébreux en firent durant quarante et un ans. Le psalmiste l'appelle *pain du ciel* et *pain des anges*. Le livre de la Sagesse lui donne les mêmes titres; et il ajoute que chacun trouvait dans cette manne le goût qui lui plaisait le plus. Sur quoi quelques auteurs protestants se récrient contre ce livre, qu'ils taxent d'avancer une chimère; et leurs raisons est que, selon le livre de l'Exode, la manne était sur la terre, avait le goût du miel, et que, selon le livre des Nombres, quand on en faisait des gâteaux, elle prenait le goût de l'huile. Mais ce que dit la Sagesse ne contredit point ces livres, puisque la manne aurait toujours eu un goût qui lui était propre, quand même on supposerait que, dans l'usage, on y aurait donné le goût qui on désirait.

Cette nourriture, au reste, est appelée *pain du ciel*, parce qu'elle était tombée de la région de l'air; et *pain des anges*, parce qu'elle avait été préparée par les anges, selon l'ordre qu'ils en avaient de Dieu. Aussi le Fils de Dieu, parlant aux Juifs du pain de vie qu'il devait donner au monde, nia que Moïse leur eût donné la manne, voulant les faire ressouvenir que ce don leur était venu de la libéralité de Dieu seul.

## RÉFLEXIONS.

Quand on considère le texte de Saint Paul, qui dit que les Israélites avaient tous mangé la même viande spirituelle, et qu'on compare ce verset avec le suivant, ou l'Apôtre parle de leur boisson spirituelle et du rocher qui était J.-C., on se porte d'abord à croire qu'il aurait pu dire aussi que cette viande, ou la manne, était J.-C., puisque c'était J.-C. qui donnait à cette viande la force de les nourrir, comme c'était J.-C., désigné par le mot *rocher*, qui les soutenait plutôt que l'eau dont ils se désaltéraient. Mais quand on fait attention que l'Apôtre ne dit pas que l'eau était J.-C., comme il dit que le rocher était J.-C., on conclut qu'il n'a pas pu dire que la viande, ou la manne, était J.-C. Il aurait fallu que cette manne fût sortie d'un endroit dont il aurait pu dire comme du rocher, qu'il était J.-C. Or, cette manne était descendue de l'air après avoir été préparée par les anges; mais l'Écriture ne dit nulle part que Dieu est l'air, au lieu qu'elle dit en plusieurs endroits que Dieu est rocher, pour marquer sa force et son éternité. Cependant, comme l'Apôtre dit que les Israélites avaient mangé la même viande spirituelle, de même qu'il dit qu'ils avaient bu la même breuvage spirituel, et que ce breuvage prenait sa force et son efficacité de la vertu de J.-C., qui était le rocher spirituel dont ces Hébreux étaient accompagnés, il s'ensuit que la viande spirituelle, ou la manne, prenait sa vertu de J.-C., et qu'ainsi J.-C. nourrissait les Israélites dans le désert.

Cette considération appuie, ce me semble, beaucoup le dogme de la présence réelle de J.-C. dans l'eucharistie. La manne était une figure de ce sacrement; c'est ce qui paraît assez par le chapitre 6 de saint Jean, où J.-C. compare le pain qu'il doit donner à la manne dont avaient usé les Israélites dans le désert. Ceux-ci étaient morts malgré le soutien que leur donnait la manne, au lieu que ceux qui devraient manger le pain que J.-C. donnerait ne seraient plus sujets à la mort, c'est-à-dire que la vie éternelle leur serait donnée. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait au seul Père de l'Église qui n'ait regardé la manne comme une figure de l'eucharistie.

Cela supposé, je dis que si J.-C. n'était pas réellement présent dans l'eucharistie, il s'ensuirait deux absurdités: la première, que la manne prise en elle-

même serait un type plus noble du corps de J.-C. que le pain qu'on supposerait n'être que la figure de ce corps: cela est évident, puisque la manne était un mets bien plus excellent que du simple pain; elle était descendue d'en haut, et elle est appelée le pain des anges. La seconde absurdité est que cette manne considérée comme viande spirituelle, selon l'expression de l'Apôtre, contenait la vertu de J.-C. tout autant que la boisson spirituelle sortie de la pierre qui était J.-C. Or, le pain eucharistique, si ce n'était que du pain, ne contiendrait que la figure du corps et par conséquent de la vertu de J.-C. Il arriverait donc que la figure contiendrait beaucoup plus que ne contiendrait la chose figurée, ce qui est absurde.

Au reste, on peut croire que la manne, considérée comme viande spirituelle, selon le langage de l'Apôtre, est encore une des paraboles ou des énigmes contenues dans ce psaume, et promises au second verset. Les Juifs n'en conçurent pas l'esprit et les rapports; mais l'Évangile et la tradition nous les expliquent.

## VERSETS 50, 51, 52, 53.

La fin de ce dernier verset est jointe dans l'hébreu et dans le grec au verset suivant. Cela est assez indifférent pour le sens; je dirai cependant, sur le verset 54, comment ces mots peuvent être entendus avec cette jonction.

Je ne distingue point deux vents dans le 50<sup>e</sup> verset, je n'y vois que le vent du midi venant de l'Afrique: car ce fut de ce côté-là que Dieu appela cette quantité prodigieuse d'oiseaux dont il voulut nourrir son peuple. Ceux qui s'attachent plus précisément à l'hébreu disent que Dieu fit cesser le vent d'orient, et amena le vent du midi; ils traduisent par vent d'orient le mot hébreu  $\text{קָדִים}$ , qui dans l'Écriture signifie aussi quelquefois le vent du sud, et quelquefois un général un vent fort. On ne peut donc taxer d'erreur nos versions, qui mettent *Nord* et *Austrum*. Dans ce même verset j'ai suppléé le mot *donec*, pour lier cet endroit avec le verset 26. Car les trois versets sur l'endroit de la manne doivent être pris comme s'ils étaient renfermés dans une parenthèse.

Les oiseaux, dont il est parlé au verset 51, sont de l'aveu du plus grand nombre des interprètes, des cailloux, quoique quelques-uns croient que ce furent des sauterelles. Le mot hébreu  $\text{וַיִּבְרַח}$ , qui est dans les Nombres, est rendu par la Vulgate *coturnices*; et le grec y est conforme, et l'expression du psaume *volatibus pennis* confirme cette traduction. Le livre des Nombres justifie ce que le psalmiste dit ici, que ces oiseaux firent comme un tourbillon de poussière et comme le sable de la mer. Pendant un mois les Hébreux, au nombre d'environ trois millions de personnes, s'en nourrirent. Le texte fait même entendre qu'ils en mangèrent avec excès. Quoique les cailloux le soient abondamment dans l'Arabie et dans l'Afrique, le livre des Nombres marque qu'elles tombèrent dans le camp des Hébreux en si grand nombre, qu'il n'est pas possible de l'expliquer sans avoir recours à un miracle; d'ailleurs on ne pourrait être qu'un effet de la puissance de Dieu. Il ne faut pas confondre cet envoi des cailloux avec celui qui est raconté dans l'Exode, et qui accompagna le don de la manne. Cette première fois les Israélites n'asèrent le ces oiseaux que pendant un jour; et la seconde fois, qui est celle dont parle le psalmiste, ils en mangèrent pendant un mois. La première fois le peuple d'Israël était dans le camp de Sin, et c'était la première année depuis leur sortie d'Égypte; la seconde fois il était dans le désert de Phara, et c'était la seconde année depuis sa délivrance. Enfin la première fois Dieu ne fit point éclater sa colère contre ce peuple, et la seconde fois il le punit, comme on le voit dans le livre des Nombres et au 34<sup>e</sup> verset de ce psaume.

## RÉFLEXIONS.

On voit ici des rebelles et des opiniâtres à qui le Seigneur accorde ce qu'ils désirent: c'est dans sa colère qu'il leur envoie un aliment qui satisfaisait leur cupidité. Malheur aux impies qui jouissent en cette vie de tout ce qui flatte leurs sens; ces biens se tournent pour eux en poison, et mettent le sceau à leur réprobation. Il y a néanmoins dans le cœur de l'homme un penchant bien égaré à l'iniquité: quand il souffre, sa bouche éclate en murmures, témoin ces Israélites, que la disette et l'exil aggravaient; et quand les épreuves cessent, quand les jours seréins reparaisent, l'homme dans la prospérité oublie Dieu son bienfaiteur, il abuse de ses dons, il se livre à des excès; témoin encore ce peuple de Dieu, qui mérita des châtements en méconnaissant la main qui le combla de bienfaits; à peine a-t-il vu des prodiges de clémence et de bonté, qu'il retourne à ses égarements; il pécha encore contre le Seigneur, dit l'Écriture, et il se révolta contre Moïse et contre Dieu. C'est comme le résultat de toutes les merveilles qui avaient été opérées en sa faveur. Que penser donc du cœur humain? Ne semble-t-il pas qu'il se plaise à lutter contre la Providence, soit qu'elle s'arme de rigueur, soit qu'elle répande des grâces? La source de cet inconcevable désordre est dans le peu de foi, dans l'ignorance de Dieu; et la cause de cette ignorance est qu'on ne réfléchit jamais sur soi-même, sur ce que de son rapport à Dieu, de qui l'on tient tout, et de ce qu'on est par rapport aux biens créés, qui ne peuvent remplir nos desirs.

## VERSETS 54, 55, 56, 57.

Dieu avait différencié ses vengeances, il avait accordé aux murmureurs ce qu'ils demandaient; mais au bout de trois mois qu'il leur avait permis d'user de ces viandes, sa colère éclata contre eux, soit parce qu'ils murmuraient durant cet intervalle, soit parce qu'ils se livrèrent à tout leur péché, et qu'ils ne témoignèrent aucun reconnaissance du bienfait qu'ils avaient reçu. On peut croire même que toutes ces causes concoururent à leur châtement. Le psalmiste fait entendre qu'il n'y eut de punis que les principaux d'entre les rebelles. Le livre des Nombres dit cependant que la pluie fut grande. L'espace de châtement n'est point marquée; peut-être que Dieu livra ces ingrats aux effets funestes de leur intempérance, et qu'ayant pris de ces viandes avec excès, ils périrent des maladies qui en furent la suite.

J'ai déjà observé que, dans l'hébreu, ces mots: *Ils ne furent pas punis de ce qui faisait l'objet de leur cupidité*, étaient joint à ceux-ci: *Les viandes étaient encore dans leurs bouches*; sur quoi je remarque que la Paraphrase chaldaique fait entendre que leur désir était encore insatiable, lors même qu'ils avaient encore ces viandes dans la bouche: ce qui prouve la gourmandise effrénée de ces rebelles, et justifie la vengeance dont Dieu usa à leur égard.

Au verset 55 l'hébreu dit proprement: *Il tua parmi les plus gras d'entre eux*; ce qui fait entendre que Dieu fit un choix des plus fatigués. C'est ce que j'ai suivi dans la version latine. Cependant Au lieu de *impediit electos Israel*, on traduit selon le texte, *prostravit*, ou, *incurvavit electos Israel*. Notre Vulgate a traduit le *וַיִּבְרַח des LXX; ce qui signifie que Dieu leur avait mis comme des entraves; or, dans cette position, il est naturel de se courber et même de tomber; ce qui répond au mot hébreu, qui est néanmoins plus expressif.*

Le 57<sup>e</sup> verset se traduit, selon l'hébreu: *He consuma leurs jours dans la vanité, et leurs années dans une terreur subite*; mais on peut traduire aussi, dans la paraphrase latine, ce qui répond à nos versions. S. Jérôme traduit par *velociter*. Au reste, quoique ce texte dise que ce fut Dieu qui consuma ainsi leurs jours et leurs années, il est aisé de voir qu'en traduisant, leurs jours

se *convenaient*, on rend le même sens. Le psalmiste veut faire entendre dans ce verset que les murmures et les infidélités de ce peuple furent cause de ses sorts, et que la plupart de ceux qui étaient sortis de l'Égypte finirent leurs jours avant que de voir la terre promise. En quatre ou cinq semaines de marche, ils auraient pu s'y rendre; mais Dieu voulut, par un séjour de quarante ans dans le désert, vaincre leur opiniâtreté, et les rendre dociles à sa voix. Ils moururent *non promptement*, c'est à-dire assez jeunes, puisqu'excepté Josué, Caleb et les Léuites, nul de ceux qui étaient sortis de l'Égypte, âgés de plus de vingt ans, n'entra dans la terre promise. On peut aussi rapporter ce verset 57 à la prompt mort de ceux qui furent punis à l'occasion des viandes, qu'ils avaient demandées avec tant d'indocilité et de murmures.

## RÉFLEXIONS.

Il est dit, dans un de ces versets, que les Hébreux ne crurent point aux miracles de Dieu. Ce qui me représente deux sortes d'incrédulités: les premiers ressembloient aux Phariséens de l'Évangile, qui accusaient Jésus-Christ d'opérer ses miracles par la puissance des démons; les seconds, moins insensés, et tout aussi endurcis, ne pouvaient douter que tant de prodiges ne fussent l'ouvrage de Dieu; mais, après en avoir été témoins, ils n'en avaient pas plus de confiance dans cet Être suprême. Ils ne tiraient aucune conséquence de ce qu'ils avaient vu, et dès qu'ils se voyaient exposés à quelque danger ou à quelque calamité, ils murmuraient au lieu de recourir à la main bienfaisante qui les avait tant de fois secourus. Je crois que le nombre de ces derniers était plus grand que celui des incroyants de la première espèce; mais il résultait toujours des uns et des autres que le gros de la nation manquait de foi; c'était un peuple tout charnel, une génération qui ne s'élevait point au-dessus des sens. En jetant les yeux sur la face du christianisme, on retrouve la même incrédulité, quoiqu'elle ne nous frappe pas tant, parce que les détails ne sont pas consignés dans un livre, et que la plupart s'échappent à nos yeux. Nous en voyons assez pour savoir, qu'il y a dans cette société qui se dit chrétienne, des incroyants de profession, et des incroyants de conduite. Les premiers nient les merveilles de Dieu, et les seconds agissent comme s'il n'y en avait jamais eu. Quoique le nombre de ceux-là soit très-grand dans ce siècle, la multitude de ceux-ci est incomparablement plus grande, plus répandue et plus générale. Pour un incroyant de profession, pour un impie de système, il y a cent chrétiens qui n'ont aucune véritable idée de Dieu, aucune confiance en lui. Ils se portent pour croire, et toute leur foi est dans des mots, non dans le cœur. S'ils ne faisaient profession d'aucun culte, ou s'ils adoraient des idoles, leur conduite serait tout à fait la même. Les plus honnêtes d'entre eux n'ont tout au plus que la morale des païens, et l'Évangile est un livre qu'ils ne consultent jamais. Il ne vous reste donc, Seigneur, parmi le nouveau peuple, et dans cet Israël que vous avez substitué à la synagogue infidèle, il ne vous reste que quelques serviteurs comparables à Moïse, à Josué, à Caleb, encore se cachent-ils au monde, afin de se soustraire à sa contagion. Vous les connaissez, et cela leur suffit; ils vivent de la foi, et ils ne murmurent point des disgrâces qu'ils éprouvent, et ils vous bénissent même au milieu des épreuves. Ils mettent en vous toute leur confiance, et la méditation de votre sainte loi les console de tous les maux qui leur arrivent.

VERSETS 53, 59, 40, 41.

Il n'y a presque point de différence ici entre le texte et les versions. Au 40<sup>e</sup> verset, le texte porte: *Ils les flattaient de bouche*; ce que les LXX rendent par *εὐχόμενοι*, et notre version par *dilexerunt*, faisant entendre un amour feint et simulé, qui est une flatterie destinée à faire illusion.

## RÉFLEXIONS.

Dans les calamités publiques ou particulières on se tourne vers le Seigneur, on lui fait des vœux et des promesses; mais qui se convertit sincèrement, et quand l'orage est passé, qui s'aperçoit d'un changement de mœurs et de conduite?

Les souffrances ne sont des moyens de salut que pour ceux qui ont déjà le cœur droit et la volonté sincère d'être fidèles à Dieu. Elles font de l'homme une victime qu'on égorge sans cesse sur l'autel du Très-Haut; mais cette victime ne vaut pas mieux que l'offrande des taureaux et des brebis, quand les dispositions intérieures ne sanctifient pas le sacrifice. Il n'y a rien qui marque plus la misère de l'homme que l'abus qu'il fait des souffrances. Il est malheureux à pure perte, et il se perd par les mêmes moyens qui ont mérité des couronnes aux saints. La science des souffrances nous est venue du ciel comme la science des mystères, et il faut la demander comme on demande le don de la foi.

VERSETS 42, 43, 44.

Quoique nos versions ne s'éloignent point ici du sens de l'hébreu, ce texte néanmoins me paraît plus clair et plus beau. *Dieu, miséricordieux*, dit-il, *pardonne l'iniquité; il ne perd point (le coupable)*, il ne cesse point de réprimer sa colère, et il n'enflamme point toute sa fureur. On voit que ceci est énoncé en général et par forme de principe, et tout est compris dans un seul verset, au lieu que notre version en fait deux. Ensuite l'hébreu revient aux Israélites, et dit absolument la même chose que le grec et le latin. *Il se souvint que ces gens-là étaient chair, un souffle qui va et qui ne revient pas*. On a donné bien des sens à ce dernier verset, celui-ci surtout: *Que ces hommes charnels étaient capables de s'écarter de la loi de Dieu, et incapables par eux-mêmes de rentrer dans la voie*. Ce sens est vrai et même contenu équivalamment dans la lettre; elle compare ces Israélites au vent qui passe et qui ne revient pas, à moins qu'une cause nouvelle ne le ramène.

## RÉFLEXIONS.

Ce qui est dit ici de la miséricorde de Dieu est pour tous les temps et pour tous les hommes. Dieu aime à pardonner le péché, à ne pas détruire le pécheur, à suspendre sa colère, à éteindre les feux de son tonnerre. Les livres saints nous répètent cette vérité à toutes les pages, et l'histoire de la religion nous la confirme en mille manières. Dieu connaît notre misère, notre fragilité, notre inconstance; sa bonté est touchée de l'aveu que nous en faisons. Dieu est éternel, et nous ne sommes que comme un souffle qui passe et se dissipe. Dieu a toujours les moyens de nous rappeler à lui, et par nous-mêmes nous sommes incapables de rentrer dans la voie. Le Saint-Esprit, dit S. Augustin, nous avertit, dans le livre des Proverbes, que ceux qui marchent vers l'iniquité n'en reviendront plus. Ce sont les hommes, ajoute le saint docteur, que l'Écriture peint ainsi; mais en cela même elle exalte les forces de la grâce, qui seule peut les faire revenir.

VERSETS 45, 46.

On pourrait continuer dans le 46<sup>e</sup> verset la même façon de parler: *Combien de fois sont-ils retournés, etc.* Ce que notre version appelle au 45<sup>e</sup> verset *un lieu sans eau*, l'hébreu l'appelle une solitude; c'est au fond le même sens.

Il y a des interprètes qui traduisent et *conversés* sont, ils se retournaient vers Dieu, ils donnaient des marques de repentir; mais la plupart entendent que ce peuple retombait sans cesse dans ses infidélités. L'un et l'autre sens satisfait à la lettre. Dans ce même verset 46 l'hébreu met: *Ils ont prescrit les limites au Saint d'Israël*. On conçoit que l'expression de notre Vulgate ne s'éloigne pas du sens, puisqu'on assigne des bornes au Tout-Puissant, c'est à Irriter; mais le

mot hébreu est plus significatif; il l'est même d'autant plus, qu'il indique la croix, puisque de ce mot hébreu *צלב* dérive le signe *thau*, qui dans l'alphabet samaritain était figuré à peu près comme une croix. On sait que ce signe est marqué dans Ezéchiel comme le caractère distinctif des élus. Quelques interprètes croient donc que cette partie du verset que l'explicite pourrait être traduite: *et sanctum Israel crucifixerunt*, ce qui serait assurément une des énigmes les plus remarquables de ce psaume. S. Jérôme traduit *fonti claverunt*, ce qui rentre pleinement dans le sens du grec et de la Vulgate.

## RÉFLEXIONS.

Tous ceux qui manquent de confiance en Dieu font comme les Israélites; ils osent fixer les bornes de sa providence, et prescrire des termes à sa bonté. Les Israélites voyaient que Dieu faisait sortir l'eau des rochers et tomber la manne du ciel; mais ils doutaient qu'il put leur donner des viandes dans ce désert. De même nous voyons qu'à l'infini les dons de sa libéralité; et dès que la moindre disgrâce nous arrive, nous agissons comme si nous étions persuadés qu'il ne peut nous consoler. Mais la plus grande faute que nous faisons est de ne savoir pas estimer le trésor des souffrances. Nous murmurons contre le saint d'Israël quand il nous les envoie, au lieu de bénir les vœux adorables de sa Providence, et de profiter des biens inestimables qui découlent de la croix. Inscisés, nous irritons le Seigneur, et nous nous agissons nous-mêmes. Pensons donc au saint d'Israël, toujours sage dans ce qu'il ordonne, toujours miséricordieux dans sa sévérité même, toujours maître des événements, quels qu'ils soient ou qu'ils nous paraissent. Jetons-nous entre ses bras, et attendons de lui seul ce qui peut faire notre bonheur dans ce siècle et dans le siècle futur.

VERSETS 47, 48.

A l'occasion du reproche que méritaient les Hébreux pour avoir oublié ce que Dieu avait fait pour les délivrer de l'Égypte, le psalmiste entre dans quelques détails sur les prodiges opérés dans ce pays. C'est une sorte de répétition de ce qui est raconté dans l'Exode depuis le chap. 7 jusqu'au 14<sup>e</sup>. Le psalmiste omet plusieurs de ces miracles; il ne rappelle que les principaux.

Au 48<sup>e</sup> verset le mot *sicut* est pour *quomodo* on pour *quid*, en le faisant rapporter à *die*: du reste nulle différence entre le texte et les versions.

## RÉFLEXIONS.

Comment les Israélites purent-ils oublier, dans le désert, les miracles presque sans nombre qu'ils avaient vus en Égypte? Cette question n'est pas plus difficile à résoudre que cent autres qui se présentent à la lecture des saints livres. Comment le premier homme, qui avait entendu la voix de Dieu, oublia-t-il la menace que cet Être suprême lui avait faite de le condamner à la mort s'il mangeait du fruit défendu? Comment Cain, à qui Dieu donna des avis consolants, oublia-t-il la présence de ce vengeur éternel du crime, et osa-t-il attenter à la vie de son frère? Comment Saül, que Dieu avait choisi d'une manière distinguée pour gouverner son peuple, fut-il un prince jaloux? Comment tant de rois d'Israël et de Juda, malgré les remontrances des Prophètes qui confirmaient leur mission par tant de miracles, furent-ils si portés à l'idolâtrie? Comment les Juifs, qui avaient vu les prodiges opérés par Jésus-Christ, osèrent-ils attenter à ses jours? Et pour transporter la question à des faits dont nous sommes témoins, comment, malgré le spectacle de cet univers où brille tant d'harmonie et d'intelligence, se trouve-t-il des hommes qui nient l'existence de Dieu ou sa providence? Comment les preuves de la vérité du Christianisme, si développées, si propres à déterminer des hommes

qui réfléchissent, font-elles si peu d'impression sur la plupart des chrétiens? Comment, avec tant de raison de craindre les suites de la mort, se trouve-t-il des incrédules qui portent jusqu'à ce moment leur obstination dans l'incrédulité? Comment pousser plus loin ces questions, et elles s'étendraient même jusqu'à ceux qui font profession de piété. Je trouverais des conséquences dans leur conduite comparée avec leurs lumières, et la réponse générale serait celle qu'indique le psalmiste: *Tout a oublié Dieu et les prodiges de sa main*.

VERSETS 49, 50, 51, 52, 53.

On pourrait garder, dans la traduction de ces versets, le tour de phrase du 48<sup>e</sup>, et dire: *Ils ont oublié que Dieu avait changé en sang leurs fleuves, etc.*, et ainsi de suite.

Au 49<sup>e</sup> verset je traduis *toutes leurs eaux*; car le mot *imbres* de notre Vulgate ne se borne pas à la pluie; l'hébreu d'ailleurs porte les *contraints d'eau*.

Au 50<sup>e</sup> verset je traduis *caenonymion* par des *insectes de toute espèce*, parce que le mot hébreu signifie un mélange d'insectes. Notre version d'ailleurs marque par cette expression *caenonymion*, quelque chose de commun, de mélangé. On pourrait traduire, *toutes sortes de monnaies*. L'édition des LXX met *monnaies* qui voudrait dire des monnaies de chien, mais S. Augustin avertit qu'il faut lire *monnaies*.

Au 51<sup>e</sup> verset j'ai suivi les LXX et notre version, qui parlent de rouille, maladie du blé, laquelle consiste dans une espèce de poussière rousse de couleur de rouille. Cependant le mot hébreu est traduit ailleurs par *brachus* (hanneton). On pourrait voir Isaie, 53, 4, Joel, 1, 4. On croit donc qu'il y a des LXX qui ont mis *εὐχόμενοι*, métaphoriquement, pour exprimer les insectes, couleur de rouille, tels que sont les hannetons, ou bien (ce que je crois plus vraisemblable) le mot hébreu *צלב* signifie *brachus* et *arago*. Il y a déjà un autre mot pour signifier le hanneton, savoir *צב*; pour quoi le mot *צלב* ne pourrait-il pas avoir été employé pour indiquer *arago*?

Au verset 52 je traduis *syconores*, et non simplement *nairiers*, parce que l'hébreu et le grec portent *syconores*. A l'égard de ce que notre version latine appelle *pruina*, on ne sait au juste ce que c'est dans l'hébreu; les uns traduisent par *le froid*, d'autres par une *grosse grêle*; c'est que le mot hébreu *בבבב* ne se trouve que cette fois dans l'Écriture. Les LXX le traduisent par *πρόχρον*, qui signifie *pruina*.

Au 53<sup>e</sup> verset, les *possessions* sont, selon l'hébreu, les *troupeaux*, qui faisaient la grande richesse des anciens.

Si le psalmiste avait suivi exactement la narration de l'Exode, il y aurait moins à travailler sur ces versets; mais il ajoute; car, par exemple, l'Exode ne parle ni d'*arago* ni de *pruina*. Ces différences, au reste, sont peu de chose. Le psalmiste développe seulement ce qui est indiqué plus en général dans l'Exode.

## RÉFLEXIONS.

Ces faits sont rapportés dans l'Exode pour faire connaître l'endurcissement de Pharaon, et ils le sont ici pour manifester l'ingratitude des Israélites. Pharaon voyait des prodiges qui désolaient son peuple, et il ne se rendait pas aux ordres de Dieu. Les Israélites avaient vu ces prodiges opérés en leur faveur, et ils n'en tiraient aucune conséquence pour demeurer fidèles. Le premier était un homme aveuglé par sa passion, et les seconds étaient des hommes dominés par la légèreté, et qui n'avaient pas la réflexion du moment. Pharaon était assurément très-coupable; mais les hébreux l'étaient-ils moins? Ils avaient la connaissance du vrai Dieu; ils le voyaient appliqué sans cesse à les protéger; quand l'instinct grossier qui les portait aux choses sensuelles venait à s'emparer de leur esprit, ils oublièrent tous les bienfaits de leur protecteur. Voilà l'étrange révolution que le péché a faite



Dieu les entendit, c'est-à-dire qu'il s'arma de colère pour les punir. Il méprisa Israël, il n'en fit plus aucun cas; c'est de son autre version; car ces mots, *ad nihilum recepit vultu Israel*, ne doivent pas être entendus d'une diminution faite dans le nombre des Israélites. Le grec porte *επιθυμωσα*, qui répond à l'hébreu *כָּנַס*, dont la signification est *floccificet, pro nihilo habuit*. A l'égard de *spavit*, que met d'abord notre version, il répond à l'hébreu *צָרַח*, qui signifie *transiit, exaudivit, pretermisit*; c'est dans ce dernier sens que l'ont pris les LXX, quand ils l'ont rendu par *inopavit*. La plupart des hébraïstes le prennent dans le second sens, et traduisent *tratus est*. Au fond, la différence n'est pas fort grande. Quand Dieu méprise son peuple, il est censé fort en colère contre lui.

Le tabernacle de Silo, dont parle le psalmiste, est le tabernacle construit par l'ordre de Dieu dans le désert. Il était à Silo dans la tribu d'Ephraïm, depuis que Josué Ty avait fait transporter, et il y demeura jusqu'au temps de Samuel, c'est-à-dire, environ trois cent cinquante ans. Sous le gouvernement de ce prophète, il fut transporté à Nobé, dans la tribu de Gad, et après la mort de Samuel, à Gabaa, dans la tribu de Benjamin, où il était encore au commencement du règne de Salomon. Mais ce tabernacle ne contenait plus l'arche d'alliance depuis qu'elle avait été prise par les Philistins, sous le gouvernement d'Héli. Quand elle fut rendue, on la transporta à Carthiarim dans la tribu de Juda, où elle demeura soixante-dix ans, dans la maison d'Abinadab. David voulut la faire venir de là dans la montagne de Sion; mais la punition d'Oza l'intimida, et elle fut déposée dans la maison d'Obédédoun, où elle ne resta néanmoins que trois mois. Car David la fit enfin transporter à Jérusalem. Le psalmiste dit simplement ici que Dieu a rejeté le tabernacle de Silo. Il ne parle point de l'arche du testament, qui fut en effet conservée dans la cité de David, au lieu que, depuis Salomon jusqu'au temps des Machabées, on n'entend plus parler du tabernacle construit par Moïse. Au second livre des Machabées on lit que Jérémie le cacha avec l'arche pour le soustraire aux Babylo niens.

Il est aisé de voir qu'ici le psalmiste fait allusion à ce qui se passa sous le grand-prêtre Héli, lorsque les Philistins remportèrent de grandes victoires sur Israël, et s'emparèrent même de l'arche d'alliance. La suite justifie cette explication.

RÉFLEXIONS.

Il n'y a point de châtiment plus redoutable pour les hommes, que d'être méprisés de Dieu. L'Écriture se sert souvent de ce terme pour marquer l'extrême indignation du Très-Haut contre les pécheurs endurcis. S. Paul dit aux Athéniens, que Dieu avait mépris les temps d'ignorance où avaient vécu les idolâtres, c'est-à-dire qu'il les avait abandonnés à leur sens réprouvé. Les hommes ne sont rien devant Dieu; mais Dieu aime son ouvrage, il en fait cas à cause de lui-même, et c'est à tort, à proprement parler, qu'on a nommé fatal de la réprobation éternelle qu'il le rejette tout-à-fait, et qu'il le méprise pour toujours. Cependant dès cette vie il manifeste sa colère en refusant de faire aucun cas de ceux qui résistent opiniâtrement à sa grâce. Il permet que leurs désordres se multiplient, que leurs voies s'embarassent de plus en plus, et qu'ils arrivent à l'impenitence finale. Il marqua son mépris pour la plus grande partie d'Israël quand il abandonna les dix tribus aux Assyriens. Jamais ces captifs ne revinrent en corps dans la terre promise, et la plupart se perdirent parmi les idolâtres. Son mépris pour la tribu de Juda ne fut pas si extrême, il se contenta de la frapper de temps en temps, de la punir par une captivité qui ne fut pas sans retour. C'est que le Messie devait sortir de cette tribu. Mais quand elle eut méconnu ce Messie, il la reprévoit tout-à-fait, et la réduisit, avec les autres Juifs qui s'y étaient associés,

à l'état d'exil, de dispersion où nous les voyons encore. Il y a jusque dans le christianisme beaucoup d'âmes infidèles que Dieu méprise déjà en partie, vu l'état d'aveuglement où elles passent leurs jours. Il leur reste encore quelques moyens de salut, mais dont elles abusent continuellement; et ces grâces négligées grossissent le trésor de colère qui s'accumule contre elles.

VERSETS 67, 68, 69, 70.

On peut ici les malheurs arrivés sous le grand-prêtre Héli. L'arche d'alliance, qui faisait la force (1) et la gloire d'Israël, tomba entre les mains des ennemis; trente mille hommes du peuple de Dieu furent tués dans le combat; les deux enfants d'Héli, Ophni et Phinéas, qui exerçaient le sacerdoce, périrent sur le champ de bataille; Héli lui-même et sa belle-fille, femme de Phinéas, moururent en apprenant la prise de l'arche. Ces faits sont indiqués dans ces quatre versets. Au premier, qui est le 67<sup>e</sup> du psalme, nulle différence entre le texte et les versions. Au second, de même; j'ai déjà rendu compte du terme *secundus*, qui est le 68<sup>e</sup> verset. Les hébraïstes traduisent: *Leurs filles n'ont pas été louées*, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas trouvé d'établissement, qu'elles n'ont pas été fêtées par des chants de noces. S. Jérôme cependant, qui traduisait sur l'hébreu, dit *virgines ejus nemo laudat*. Il faut que les LXX et lui aient vu *לָלַדְוּ*, au lieu de *לָלַדְוּ*, c'est un *cheth* pour un *hé*, deux lettres fort semblables. Au quatrième verset, quelques-uns traduisent, *vidua eorum non ploraverunt*, pour faire entendre que ces veuves n'ont pas même eu le temps de pleurer leurs maris: ce qui arriva en effet à la femme de Phinéas, laquelle mourut en apprenant la prise de l'arche et la mort de son époux. Saint Jérôme traduit *vidua ejus non sunt fleat*. Au reste, en suivant la version de ce Père et celle de notre Vulgate, on pourrait traduire: *Leurs veuves ont péri sans qu'on leur ait donné des larmes*, parce que toute la nation était d'allégresse dans la consternation. Mais le sens que j'ai rendu dans la version française est plus naturel.

RÉFLEXIONS.

Sous Josué, les murs de Jéricho étaient tombés à la présence de l'arche du testament; et sous les enfants d'Héli, Israël est vaincu, et l'arche tombe entre les mains d'un peuple idolâtre. Cela nous apprend que les saints monuments de la religion ont toute leur vertu quand ils sont employés par les âmes fidèles, et qu'ils ne servent qu'à rendre plus coupables les impies qui en abusent. Jésus-Christ, la sainteté même, a consommé l'aveuglement des Juifs, tandis qu'il a porté la lumière aux gentils. Les sacrements reçus à la mort par le juste qui les a toujours révévés, mettent le sceau à sa prédestination, tandis qu'ils achèvent de précipiter dans l'abîme le pécheur qui meurt dans l'impenitence. L'Évangile, qui est l'aliment des vrais fidèles, se tourne en poison pour les torpés; les premiers n'y puisent que de la force et de la consolation, tandis que les seconds n'y cherchent que des prétextes pour douter eux-mêmes, et pour étendre la foi dans les autres. La religion est comme Jésus-Christ même, pour la perte et pour le salut de plusieurs. Il n'y a point de tempérament avec elle; la pierre fondamentale appuie les uns, tandis que les autres la heurtent imprudemment et font une chute déplorable.

VERSETS 71, 72.

La plupart des commentateurs ne doutent pas que ces deux versets n'indiquent ce qui se passa chez les Philistins quand ils se furent emparés de l'arche d'alliance. Leur dieu Dagon fut humilié en présence du saint dépot, et toute la nation subit un genre de peine

(1) Le P. Houbigant traduit *robis suum*, parce que l'arche était aussi la force de Dieu. L'hébreu est assez conforme à ce sens.

très-honteux. Cependant le texte hébreu n'est pas formel sur cette sorte de punition décrite au long dans les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> chapitres du premier livre des Rois.

Le psalmiste représente d'abord le Seigneur comme sortant d'un profond sommeil, pour faire entendre que le succès des ennemis d'Israël ne venait pas de leurs forces. Mais, de la manière dont Dieu se comportait à l'égard de son peuple, il paraissait comme endormi, tandis que les Israélites tentaient le sort des combats.

Le psalmiste compare, au même endroit, le Seigneur à un guerrier puissant qui se lève après être sorti d'une forte ivresse; c'est du moins le sens des versions. Mais le texte dit: *Comme un homme fort qui crie après avoir bu*, ou à qui le vin a augmenté la force pour crier. Il paraît cependant que pour la justesse de la comparaison, il faut supposer que cet homme fort a été préalablement endormi par le vin. Les auteurs des *Principes discutés* ne voient là que l'ivresse de la colère; mais l'hébreu énonce clairement le vin. Saint Jérôme, qui a traduit sur le texte original, met *quasi fortis qui foris inebrians vino*. Ceci ayoine fort les LXX et la Vulgate. Cependant le mot hébreu *שָׁכַח* signifie véritablement *ocierans*. On pourrait croire que les LXX, saint Jérôme et le Chaldéen ont lu un peu autrement. Mais on fond la différence n'est pas fort grande. Cette comparaison au reste, qui paraît si peu dans nos mœurs, est du style oriental, où les images sont fortes et énergiques. Saint Augustin dit que personne n'aurait osé l'employer si l'esprit de Dieu ne l'avait pas consacré par l'usage qu'il en a fait. Si quelqu'un la trouve excessive, on aura toujours pour la tempérer l'expression du texte hébreu, qui est plus douce. Ce mot, et qu'elle n'est pas plus extraordinaire que celle dont se sert Jésus-Christ en disant qu'il viendra la nuit comme un voleur.

A l'égard du verset suivant, l'hébreu dit simplement: *Il a frappé ses ennemis par derrière*, comme j'ai traduit; la Vulgate ne dit rien de plus. On peut entendre, comme quelques traducteurs, que Dieu a frappé ses ennemis qui tournaient le dos, qui étaient en fuite. Cependant la Paraphrase chaldaïque entend le châtiement dont furent frappés les Philistins. Le très-grand nombre des commentateurs entre dans la même pensée, qui est assez naturelle en cet endroit; et ce que le psalmiste ajoute, que Dieu leur a imprimé un opprobre éternel, appuie cette interprétation.

RÉFLEXIONS.

Dieu se sert des ennemis de son nom pour punir ses enfants indociles; mais ces ministres de sa justice sont toujours ses ennemis, et ils sont tôt ou tard l'objet de ses vengeances. Les enfants sont punis dans des vues de miséricorde; mais les ennemis obtinés dans l'aveuglement de rigueur. Ne nous alarmons ni des succès de la méchanceté, ni de l'oppression des justes. Le terme de toutes choses n'est point arrivé; et l'oracle du Saint-Esprit, qui déclare que les ennemis de Jésus-Christ seront l'escabeau de ses pieds, doit être un jour accompli. Les Philistins ennemis d'Israël triomphèrent d'abord et portèrent ensuite la peine de leurs entreprises violentes: le démon, qui est l'ennemi de Dieu et des hommes, désola le champ du père de famille; mais ses ravages font son malheur, et ce champ précieux ne cessera point de produire de bons fruits, malgré les efforts de l'enfer. Ne perdons point de vue l'opprobre éternel destiné aux ennemis de Dieu et de la vertu. Ce que les justes souffrent est passager; mais ce qui est réservé aux pécheurs porte le caractère de la justice immuable du Très-Haut.

VERSETS 75, 74, 75.

Ces versets et les trois suivants peuvent être regardés comme la partie principale du psalme, comme

celle qui contient les grandes paraboles et les énigmes mystérieuses indiquées dans le second verset.

Le psalmiste dit d'abord que Dieu n'a point mis ses prédilections dans la maison de Joseph ni dans la tribu d'Ephraïm. L'arche du testament était demeurée à Silo dans cette tribu pendant plus de trois siècles; mais, à l'occasion de la mauvaise conduite des enfants d'Héli, elle fut déplacée et ne rentra jamais dans cette tribu. Les Ephraïmites devinrent même schismatiques et idolâtres sous Jéroboam et ses successeurs. Il n'y a point de différence dans ce verset entre l'hébreu et les versions.

Ensuite le psalmiste énonce le choix que Dieu a fait de la tribu de Juda et de la montagne de Sion pour être le séjour de l'arche du testament et le siège de la religion. Nulle différence encore ici entre le texte et les versions.

Mais les hébraïstes traduisent ainsi le verset suivant: *Il a bâti comme des palais son sanctuaire, comme la terre qu'il a fondée pour toujours*; et le sens est que Dieu a élevé sur la montagne de Sion son sanctuaire; c'est-à-dire son temple, comme un grand palais, qu'il a établi aussi solidement que la terre même, ou le royaume qu'il a fondé pour durer toujours. Les LXX ont rendu le mot hébreu *בָּנָה* par *construxit*, et notre Vulgate par *incuriamin*; parce que ce mot, en changeant seulement un point, a cette signification. Au reste, la racine est toujours la même; et la corne du rhinocéros est ainsi appelée en hébreu, parce qu'elle s'élève hors de la tête. L'idée de hauteur, d'élevation, est donc conservée dans nos versions comme dans le texte. Saint Jérôme, qui lisait l'hébreu, a traduit: *Et edificavit in similitudinem monocrotis sanctuarium suum*. La Paraphrase chaldaïque s'exprime de même.

Il est également facile de dire pourquoi nos versions mettent *in terra quam fundavit*, etc., au lieu de *sicut terram quam fundavit*; c'est que les interprètes ont vu *כְּבָנָה*, au lieu de *בָּנָה*, le *beth* pour le *capit*, deux lettres fort semblables. Ne semble-t-il pas plus naturel que le psalmiste dise: *Dieu a établi son sanctuaire dans la terre, etc.*; comme la terre, etc. ? Les auteurs des *Principes discutés*, d'ailleurs si attachés à l'hébreu, disent *au milieu de la terre*, etc. La différence, au fond, est fort petite; car si le sanctuaire et la terre doivent subsister toujours, ce sanctuaire ne cessera point d'être dans cette terre, et Jésus-Christ sera établi aussi solidement que cette terre même.

Il n'est pas difficile de voir que cette promesse ne regarde pas dans toute son étendue le sanctuaire établi sur la montagne de Sion, ni même la terre ou le royaume de Juda. L'un et l'autre ont péri; mais à ce sanctuaire et à ce royaume ont succédé les temps du Messie, dont le sanctuaire et le royaume subsisteront éternellement.

Dans le premier sens littéral, on peut prendre le terme de sanctuaire pour le temple qui fut bâti par Salomon; et si David ou Asaph est l'auteur de ce psalme, ce sera une prophétie relative à ce temple futur.

RÉFLEXIONS.

Saint Augustin remarque avec bien de la justesse que Juda n'avait pas plus mérité que Joseph les prédilections du Seigneur; que c'était même le contraire, puisque la conduite de Joseph fut bien plus irréprochable que celle de Juda. Mais, comme l'observe ce saint docteur, Dieu est le maître de ses dons; il voulut que le Messie, le Désiré des nations, sortit de Juda, et c'est le principe de la distinction éminente que cette tribu eut au-dessus des autres tribus. Il en est de même de Jérusalem et de ses environs. Il avait peut-être, dans les autres tribus, des contrées plus belles et plus fertiles; mais ce n'était point là que le Messie devait naître: c'était dans le voisinage de Jérusalem. La montagne de Sion était peut-être moins remarquable par sa hauteur que le mont Sinaï ou le mont Liban,

mais le temple de Dieu devait y être bâti, et ce temple, qui fut le centre de la religion des Juifs, était la figure de l'Eglise, à laquelle tous les hommes devaient être appelés. Tout se rapportait à Jésus-Christ, le roi éternel des anges et des hommes. C'est lui qui tous les prophètes ont vu et annoncé; c'est même lui qui parle dans ce Psaume, puisqu'il s'est appliqué les paroles du second verset. Le Juif pense encore à sa montagne de Sion; à son temple détruit depuis tant de siècles; mais le chrétien s'élève à des idées bien plus sublimes, il pense à un sacraire bien plus digne de ses espérances: il aspire à contempler le trône même de Dieu, qui vit et règne dans les siècles des siècles.

VERSETS 76, 77, 78.

Il y a aussi trois versets dans l'Hebreu et dans le grec, mais le second commence à de post factantes, etc.

L'Hebreu porte pour être le conducteur de Jacob son peuple, au lieu de Jacob son serviteur. Cette différence est nulle pour le sens. Dans tout le reste la conformité est entière.

La pensée du psalmiste est claire. Après avoir marqué la prédilection de Dieu pour la tribu de Juda et pour la montagne de Sion, il marque le choix que Dieu a fait de David pour conduire son peuple. Il énonce les circonstances de ce choix. David était brasseur, et il fut élevé au trône; il conduisit des troupeaux, et il fut chargé de gouverner Israël; le succès à répondu au choix du Seigneur. David s'est acquitté de sa fonction avec intégrité, avec intelligence. C'est tout le sens de ces versets. Cet éloge ne convient qu'en partie à David. Il ne conduisit pas toujours son peuple avec intégrité et avec intelligence. Ses égarements à l'égard d'Urie et de son épouse en sont la preuve. Il n'y a que Jésus-Christ qui remplisse toute l'étendue de la lettre, et c'est encore là une des para-

1. Psalmus Asaph. LXXVIII.

Hebr. LXXIX.

2. Deus, venerunt gentes in hereditatem tuam; poluerunt templum sanctum tuum; posuerunt Jerusalem in pomum custodiam.
3. Posuerunt mortificia servorum tuorum escas volatilibus caeli; carnes sanctorum tuorum bestis terra.
4. Effuderunt sanguinem eorum, tanquam aquam in circuitu Jerusalem: et non erat qui sepeliret.
5. Facti sumus opprobrium vicinis nostris, subsannatio et illusio his qui in circuitu nostro sunt.
6. Usquequò, Domine, iraseris in finem: accendetur velut ignis zelus tuus?
7. Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt; et in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.
8. Quia comederunt Jacob; et locum ejus desolaverunt.
9. Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum, cito anticipet nos misericordia tua, quia pauperes facti sumus nimis.
10. Adjuva nos, Deus, salutaris noster, et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos; et propitius esto peccatis nostris propter nomen tuum.
11. Ne forte dicant in gentibus: ubi est Deus eorum; et innotescat in nationibus coram oculis nostris.
12. Ultio sanguinis servorum tuorum, qui effusus est: introit in conspectu tuo genus compeditorum.

boles ou des énigmes contenues dans ce Psaume.

RÉFLEXIONS.

Jésus-Christ est notre véritable David: il a été choisi de Dieu, selon son humanité unie au Verbe de Dieu, pour être le pasteur des Juifs et des gentils. C'est la qualité qu'il prend lui-même, en disant qu'il est le bon pasteur, qu'il connaît ses brebis, et qu'il est connu d'elles. Sa conduite est pleine d'innocence, puisqu'il était la sainteté même, et qu'il a défilé ses ennemis les plus cruels de pouvoir lui reprocher le moindre péché. Cette même conduite est pleine de sagesse et d'intelligence. En lui résident tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Mais, comme David éprouva les fureurs de Saül, les révoltes d'Absalon, les invectives de Séméi, aussi Jésus-Christ fut persécuté pendant sa vie mortelle, et il l'est encore dans ses membres après sa résurrection glorieuse. Cependant le trône de ce fils de David subsiste, et ses ennemis seront un jour confondus en présence de tous les anges et de tous les hommes.

Ce Psaume, bien médité dans toutes ses parties, est consolant et terrible; consolant pour les vrais Israélites de tous les temps; terrible pour les incrédules, les opiniâtres et les rebelles. Jésus-Christ, dont le prophète rend les pensées, a voulu qu'il fut très-étendu et très-détailé, afin de nous faire connaître ses deux grands attributs, qui sont la miséricorde et la justice, la clémence et la sévérité. C'est comme un grand tableau où l'Evangile est peint en symboles. Nous en découvrons mieux que le peuple Juif les rapports et les convenances. En proflions-nous mieux que cette nation indocile? Ce doit être le sujet de nos réflexions, tandis qu'il est encore temps d'entendre celui qui dit: *O mon peuple, écoutez ma voix, rendez-vous attentif à ma loi, ne perdez rien des paroles qui sortent de ma bouche.*

PSAUME LXXVIII.

1. Seigneur, les nations sont entrées dans votre héritage; elles ont souillé votre saint temple; elles ont fait de Jérusalem comme une chaumière où le jardinier jette la nuit pour garder ses fruits.
2. Elles ont livré les cadavres de vos serviteurs pour être la pâture des oiseaux du ciel, et les corps de vos saints pour être dévorés par des bêtes de la terre.
3. Elles ont versé leur sang comme l'eau autour de Jérusalem, et il ne s'est trouvé personne pour leur donner la sépulture.
4. Nous sommes devenus un objet d'opprobre pour nos voisins; la fable et la risée de ceux qui sont autour de nous.
5. Jusqu'à quand, Seigneur, serez-vous en colère? sera-ce pour toujours? jusqu'à quand votre fureur s'enflammera-t-elle comme un feu dévorant?
6. Répandez votre colère sur les nations qui ne vous connaissent pas, et sur les royaumes qui n'invoquent point votre nom.
7. Car ils ont dévoré la postérité de Jacob, ils ont désolé le pays où il fait sa demeure.
8. Ne vous ressouvenez-vous point de nos anciennes iniquités: que vos miséricordes nous préviennent promptement; car nous sommes tombés dans une grande misère.
9. Secourez-nous, ô Dieu, soyez l'auteur de notre salut: délivrez-nous, Seigneur, pour la gloire de votre nom; et pardonnez-nous nos péchés à cause de votre nom.
10. De peur qu'on ne dise chez les nations: Où est donc leur Dieu? et afin que nous soyons témoins avec tous les peuples.
11. De la vengeance que vous tirerez du sang de vos serviteurs, qui a été répandu: que les génissements de votre peuple captif trouvent accès en votre présence.

13. Secundum magnitudinem brachii tui, posside filios mortificationum.

14. Et reddet vicinis nostris septuplum in sinu eorum: improprium ipsorum, quod exprobraverant tibi, Domine.

15. Nos autem populus tuus, et oves pascue tue, confitebimur tibi in seculum.

16. In generationem et generationem annuntiabimus laudem tuam.

COMMENTARIUM.

VERS. 2 (1). — DEUS, VENERUNT GENTES (2). Ex abrupto orditur ad *gentes*. IN POMUM CUSTODIAM, in humiles et rusticanas casas et tuguria, in quibus custodiuntur poma et fructus, vel pomorum custodes excubant. NEMPE DE AMPLISSIMA URBE PARVUM TUGURIO-LUM FACTUM, UT HIROLYMAM AD SUNIAM EXPLANAT. VOX HEBRAEA *haim* variè accipitur. IN ACEROS LAPIDUM, in fossas, in desolationes vel deserta, in rudera. Quæ omnia maximam calamitatem et ruinam declarant, ut 4 Mach. 1, 52, 55.

VERS. 3. — POSUERUNT MORTIFICIA, cadavera. Obje-cerunt volucris cadavera servorum tuorum, id est, eorum tuorum. Alioqui fieri potest, ut eorum multi vita et moribus essent corrupti. Sic mox, sanctorum tuorum. Sancti enim hoc loco appellantur professione

(1) Hunc Psalmum esse Davidicum censet Theodor-etus. Eusebius et S. Athanasius Asaph tribuunt. Scriptus videtur post Hierosolymæ excidium per Chaldaeos ab Jeremia aliove propheta, et familia Asaph traditus, nisi nostre sententia accedat, credasque alterum vixisse Asaphum in captivitate Babylonis. Præsens malum hic dicitur Psalmista; præteritorum criminum vicium rogat, pro libertate populi supplicat; in hostes Israelis invohitur: templi profanum meminit, eversæ Hierosolymæ, atque in lapidum struem redactæ, necis sanctis illæ, negatque illorum cadaveribus sepulture. Hæc ita congrunt cum Hierosolymitano excidio per Nabuchodonosorem, ut regrè alteri rei accommodari queant, nisi improprio sensu et translato, uti Machabeorum scriptor usurpavit, his malis accommodans, quibus Judea et sancti ab Epiphane affecti sunt. Profecto calamitosa ea tempora his simillima fuere, quorum causâ hic Psalmus exaratus est, ut mala Hierosolymæ, sub Nabuchodonosore delictorum. Eadem temporum similitudo facit, ut supremo Hierosolymæ templique excidio per Titum, et christiane Ecclesie inter ethnicorum odia posite, aptetur. Hoc tamen interpretationem genus pro cuilibet libere congruunt; at litteralem explicationem, quæ primùm est auctoris propositum, non excludunt. (Calmet.)

(2) Alloquitur Propheta Deum, et in personâ populi Dei, qui futurus erat tempore Machabeorum, conqueritur devastationi templi et civitatis. Narrat autem hic Propheta Deo, non ut eum doceat quasi ignorantem, cum potius ab eo sibi revelata didicerit; sed ut hæc commemoratione moveat ipse se ad orandum ardentibus. Deus, inquit, venerunt gentes, pagani videlicet idololatriæ, in hereditatem tuam, id est, in eam civitatem et provinciam quam elegisti de toto orbe terrarum in propriam possessionem. Hereditas enim et possessio in Scripturis pro eodem accipiuntur. Explicat deinde, ad quid venerint gentes, in hereditatem Dei: Polluerunt, inquit, templum sanctum tuum. Quod factum est sub Antiocho, ut dicitur lib. 1 Machab. cap. 1: tunc enim idolum in templo collocatum est, et altaria profanata atque idolis consecrata.

(Bellarminus.)

12. Déployez la force de votre bras, pour conserver la possession des enfants de ceux qui ont été mis à mort.

13. Rendez à vos voisins sept fois autant de maux qu'ils nous en ont fait; que ce châtiement les pénétre; qu'ils essuient les opprobres dont ils osent vous couvrir, Seigneur.

14. Pour nous, qui sommes votre peuple et les brebis de votre bercail, nous vous célébrerons à jamais.

15. De génération en génération nous annoncerons vos louanges.

religionis et fidei, et non tantum ratione vite et morum. Hinc Thalmudici: *In hoc sacro bello plerique diu viverent, filii erant diaboli et peccati, et post mortem (vel potius martyrium) Dei filii, martyrio peccatorum coram expiante.* Sic apud Danielem 8, 23, *populus sanctorum*, et apud Paulum Rom. 1, 7, *omnes fideles sancti.* Audis quanta sit vis belli sacri contra Turcas et hereticos, ut parum probris, sanctos et martyres efficiat: Ubi vivit salutare, vincere gloriosum. Nonnulli ad sanctos martyres restringunt.

VERS. 4. — TANQUAM AQUM. Magna copia, quæ tanta, ut aliqui in singulis anni dies numerent ad triginta millia martyrum. Alii impune, securè, nemine curante et prohibente, ut fluxus aquarum non solet impediti, vel contemptum et abjectum, ut non magni putatur aquam fudere. *Et non erat qui sepeliret.* Exaggerat barbariem. *Inmanitatis est Scythica non sepelire mortuos:* Seneca ad Martian. Non sinelant Judæos, suos sepelire, ut Sennacherib Tob. 1, 22, quod existimant Judæi morte gravius, Eocl. 6, 5.

VERS. 6. — ZELUS TUUS, vehementer ira tua.

VERS. 7. — EFFUNDE IRAM TUAM. Hæc præcatio repetitur alibi, Jerem. 10, 25.

VERS. 8. — QUIA COMEDERUNT JACOB, perdidderunt, consumserunt, ut supra, Psal. 68, 15. DESOLAVERT, in solitudinem et vastitatem redegerunt. Chald. *Quoniam dissipaverunt domum Jacob, et domum sanctuarium ejus vastaverunt.*

VERS. 9. — NE MEMINERIS INIQUITATUM NOstrarum ANTIQUARUM. Majorum nobiscum, ut Thren. 5, 7, Tob. 3, 5. Alii, ab inerte ætate à nobis, ut Psal. 24, 7, perpetratarum. Kimhi utrumque affert. ANTICIPET, preoccupent, preveniant. PAUPERES, vehementer afflicti et miseri, quasi attenuati; Gall. *miserabiles.*

VERS. 10. — SALUTARIS NOSTER. Salvator noster, et ut Hebraicè, *salus nostra.*

VERS. 11. — ET INNOTESCAT, ultio sanguinis. Cadi enim hoc verbum in sequentem versum. Est quidem discordia generum in Hebreo inter suppositum et appositum, verum synthesis hoc attulit.

VERS. 12. — COMPEDITORUM, vincitorum, vinculis, vel captivitate oppressorum.

VERS. 13. — BRACHIUM TUI, potentie tue immense, omnipotentie tue, per metaph. POSSIDE, conserva, vindica, assero. Ad verb., reliquos FAC, id est, exime à morte eos qui nondum quidem cæsi sunt hostili gladio; sed quotidie necem expectant. Fecit eos saltem superesse, ut vel reliquæ populi tui serventur, nec omnes prostris deleantur. FILIOS MORTIFICATIONUM,